

XYZ. La revue de la nouvelle

Le quinzième

Denise Martin



Numéro 29, printemps 1992

Écrans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, D. (1992). Le quinzième. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 58–66.

LE QUINZIÈME *

DENISE MARTIN

J'ai failli lâcher le récepteur pour battre des mains tellement j'étais contente. Depuis le temps que j'attendais cette proposition. Un tête-à-tête avec lui! Avais-je bien entendu? Je lui fis répéter son offre pour être certaine d'avoir compris l'essentiel.

— Toute la journée?... Tu as bien dit toute la journée?

— Exact, ma belle.

— Une vraie journée de vingt-quatre heures?

— Rien de moins... et pour vous servir, mademoiselle, qu'il prit soin d'ajouter.

Il en mettait beaucoup. La voix avait tout de même hésité une fraction de seconde. Quelque chose d'infime, un rien que personne d'autre n'aurait remarqué, mais voyez-vous, j'étais toute antenne branchée sur l'homme au bout du fil qui s'adonnait à être l'homme de ma vie, mon père et géniteur, celui-là même à qui je dois la prunelle de mes yeux. Il m'avait aussi légué cette fossette sur la joue gauche, une minuscule virgule inscrite dans ma chair comme un tatouage. Et d'autres choses encore, comme ces jambes démesurément longues qui n'en finissent plus de s'étirer et dont on proclame depuis le temps qu'elles feront un malheur. Elles font effectivement le mien. L'asperge de la classe sur les photos de groupe, vous dis-je! Bref, j'avais bel et bien perçu le léger flottement vers la zone de silence juste après avoir quantifié le temps que nous passerions ensemble et si mon cœur s'arrêta de battre à cet instant précis, ce fut pour repartir pleins gaz dès la confirmation de l'événement. Demain, j'allais avoir quinze ans et pour

* Deuxième prix du Concours de nouvelles d'XYZ 1991.

l'occasion, mon père m'offrait comme autant de roses deux douzaines d'heures de sa propre vie.

Tel que promis, le klaxon de la voiture se fit entendre à dix heures pile. J'étais prête depuis l'aurore. C'était un matin de mi-août qui n'annonçait rien de resplendissant à l'horizon, même que le ciel avait la mine si basse qu'il rasait la cime des arbres. Pourtant, je demeurais confiante côté météo. Bien que je ne sois pas baptisée, j'avais risqué une prière pour que monsieur mon père se souvienne de mon arrivée sur terre, et justement, les cieux m'avaient exaucée. Ils n'allaient tout de même pas me faire la tête maintenant et j'étais prête à parier mes maigres économies que le soleil nous rattraperait quelque part.

Mon père m'attendait debout près de la voiture. Dès qu'il m'aperçut, il fit mine de se départir d'un imaginaire couvre-chef et m'offrit un bras galant pour m'escorter jusqu'à la portière qu'il ouvrit avec toute une gamme de salamalecs complètement tordus. Puis il me rejoignit sur la banquette. Il avait déjà repris toute sa dignité. Il me présenta ses vœux, on aurait dit le menu du jour, et il m'embrassa sur la joue. En plein sur la virgule. Un bisou sans effusion. Sans exclamation. Ce qui n'est pas rigoureusement exact, car dans les faits, il s'exclama :

— Toi, tu as encore grandi !

Il semblait assez content de sa trouvaille, ce qui en soi n'avait rien d'étonnant. Ma mère m'avait toujours dit que cet homme-là jouissait d'un ego à toute épreuve, qu'il pratiquait l'autosatisfaction comme d'autres, matin, midi, soir, la méditation. Qu'il me ressorte ce cliché usé à l'os ne me gênait pas une miette. Après tout, ce n'était pas la catastrophe si à chaque fois qu'il me voyait, il me disait que j'avais encore grandi : cela relevait somme toute de la pure vérité. C'était d'ailleurs tellement vrai qu'il jugea bon d'en ajouter une gousse ou deux.

— C'est fou ce que tu as grandi !... mais tu pousses comme les tournesols !

Il enchaîna du même souffle tout en faisant démarrer le moteur qu'il souhaitait m'offrir quelque chose pour mon quinzième. Un âge si merveilleux à son avis qu'on devrait tous en rester là. Il

m'expliqua qu'il n'avait pas osé s'aventurer seul dans les boutiques de crainte de se tromper sur le choix du cadeau et que j'étais beaucoup mieux placée que lui pour savoir ce qui me ferait réellement plaisir. Je l'ai conduit presto chez *Archambault*. À cette heure-là, on ne pouvait parler d'affluence dans le magasin; par contre, on s'enfargeait dans les albums de Roch Voisine.

— Paraît que les filles en sont toutes dingues, me dit mon père d'une voix inutilement débordante de compréhension.

— Pas moi, m' fait chier.

— Alors, c'est qui ton idole?

C'était tout à fait sa façon. Il pouvait passer des semaines, des mois et même des ans sans me voir et dès qu'il débarquait, il voulait tout savoir, s'immiscer dans mon intimité, jouer la complicité en moins de deux comme si nous y étions. Qu'en savait-il si j'avais une idole ou non et en quoi cela le concernait-il? Il venait de poser la chose comme une évidence, à croire qu'il était un lecteur assidu de *Fan Club*, et je pouvais déjà prédire qu'il n'allait pas tarder à s'informer de ma vie amoureuse.

Nous sommes descendus au sous-sol. Je savais où se trouvaient les classiques et repérai vite fait la section consacrée à Mozart. J'ai cherché jusqu'à ce que je trouve le concerto numéro 21 pour piano et orchestre et lui braquai le disque sous le nez.

— Mon idole? C'est lui, à cause de ses perruques.

Je lui servis gratuitement mon rire débile à la Tom Hulce, ce qui fit se retourner les quelques têtes présentes et déclencha du coup chez lui la plus folle hilarité. Ma foi, c'était bien ainsi.

On retrouva la voiture. Les mains posées sur le volant, il s'informa de la prochaine destination.

— Alors, princesse?... Quel est votre nouveau souhait que je me fasse cette joie incommensurable de le réaliser?

Il mettait vraiment le paquet. Il était un peu cha-cha-cha comme ça, mais tout à fait au poil, et si je ne me pinçais pas, c'était tout simplement que j'avais la chose en horreur.

— Aller chez toi, que je lui répondis. J'aimerais faire un pique-nique sur nos terres.

— L'orage nous guette, commença-t-il.

— Tut, tut, il ne va pas pleuvoir. Et c'était sans réplique.

— Si vous le dites, Madame... Attachez votre ceinture.

« J'ai connu la Pépette aux autos tamponneuses »... Un vieux hit qu'on ressortait dans les bons moments. On le tarabustait sur tous les tons et on rigolait comme des pendus. « Elle avait la sept et moi la douze... » Il y avait un fichu bail que nous l'avions chanté, il nous arrivait donc de buter sur certaines strophes. Nous avons tout de même réussi à nous rendre jusqu'au bout et fiers de notre succès, nous avons repris depuis le début.

L'horizon prit peu à peu de l'expansion. Quatre vaches jersey vinrent nous confirmer que la ville était désormais derrière nous. Je sortis la tête par la fenêtre, une odeur de bouse liée à celle des derniers foin jetés par terre me remplit les narines. Nous nous sommes arrêtés pour acheter une douzaine de blés d'Inde et une autre fois près de Rawdon, car qui dit pique-nique sous-entend expressément quelques denrées. Quinze minutes plus tard, nous avons traversé Chertsey et rejoint le chemin du lac Mooney. Le ciel n'avait pas bougé d'un cran, mais comme aucune des vaches aperçues n'était couchée, j'en conclus que j'avais eu raison de ne pas perdre confiance.

La maison se trouvait en retrait de la route, si bien cachée derrière une pinède que, n'eût été la présence d'une boîte aux lettres bleu royal, on n'aurait pas imaginé l'endroit habité. Elle tenait davantage du *shak* que du cottage tant son installation était rudimentaire, mais il y avait l'essentiel. Mon père en avait fait l'acquisition pour une becquée d'oiseaux, disait-il. Toutefois, de terre à proprement parler, il n'en possédait pas. C'était un code entre nous pour désigner les âcres de forêt situés derrière la maison et dont personne ne savait à qui elles appartenaient. Un sentier qui exigeait la file indienne conduisait à une clairière grande comme ma main où cascadaient dans un bassin des ruisselets d'eau dont la fraîcheur pouvait provoquer un arrêt cardiaque. Jamais âme qui vive ne s'était manifestée dans les parages, alors nous avons décidé de tout nous approprier.

Aussi loin que je puisse me souvenir, l'image de mon père fut toujours liée à celle de la forêt. Voyez-vous, je devais avoir autour de quatre ans lorsque pour la première fois j'eus ouï dire de la paternité. Le personnage de Perlin dans *Passe-Partout* m'avait mise sur la piste et c'est aussi vers la même époque que je pris conscience de la mort. Alors l'équation se fit toute seule dans ma petite tête.

— Mon papa il est mort, que je déclarai un soir à ma mère juste avant de m'endormir, histoire d'en avoir le cœur net.

C'est ainsi que j'appris que le présumé macchabée était bien vivant et qu'il demeurait très loin dans la forêt. Il ne m'en fallut pas davantage pour imaginer les choses les plus fabuleuses à son sujet, et lorsque mon père finit par se pointer dans ma vie, j'ai pu vérifier que je n'étais pas loin du compte. Ce type s'évertuait à sauver la planète. Rien de moins, vous dis-je. Ce type pouvait aller planter des arbres au diable vauvert, décontaminer un sol par ci, dépolluer une rivière par là. Même que dans ses temps libres, il adoptait des bélugas et le pauvre osait me demander qui était mon idole. Il osait me demander ça à moi ! Ce type était sans issue.

J'étais ravie de retrouver le sous-bois que je n'avais pas fréquenté de tout l'été. J'avais refusé toutes les invitations parce que j'en avais plus que ma dose de retrouver mon père en galante compagnie, toutes des collantes qui poussaient parfois le culot jusqu'à débarquer avec leurs petits monstres. J'avais tenu bon et j'avais gagné. Cette fois, mon père était là pour moi toute seule. Cela s'appelle une exclusivité. La fougère embaumait, mais nous n'avons pas perdu de temps pour rejoindre la clairière. Sans plus de manières, nous nous sommes jetés sur les provisions, affamés que nous étions tous deux. Lui non plus n'avait pas déjeuné et on ne se gênait pas pour se fabriquer des sous-marins longs comme le bras, débordants de saucisson bien sec et arrosés d'un cidre léger, peut-être un peu tiède, mais c'était absolument sans importance. Le bonheur, quoi, joyeux comme la Pépette. On parla même de la prochaine rentrée scolaire d'une façon vachement détendue pour la saison. Comme je m'y attendais, il s'informa de mes amours,

refusant de croire que pas un seul garçon ne faisait palpiter mon jeune cœur. Je me gardai bien de lui retourner la question. Le loup étant absent, pourquoi se jeter dans sa gueule? Puis il me dit qu'il me trouvait mignonne dans ma jupe blanche et mon débardeur turquoise. Il me dit en bref que je ressemblais à une île grecque et je n'avais jamais rien entendu d'aussi *candy*. Il proposa finalement la baignade, car le ciel s'enfonçait de plus en plus. Semblait-il que c'était le moment ou jamais. Pour ma part, cette soupe glacée ne m'attirait pas outre mesure. «Après vous», que je lui dis. Il enleva son jean et son T-shirt pour ne garder que son slip. L'instant d'après, il était dans la flotte.

— Qu'est-ce que tu as dit? me demanda-t-il en ressortant sa tête de sous l'eau.

— Toi même, tu n'es pas mal du tout dans ton genre... je veux dire pour une vieille peau de quarante ans.

— Je garde la forme, ma fille, qu'il me répondit avec une évidente satisfaction.

Et comment! Il entretenait son corps comme la carrosserie rutilante d'une Cadillac des années cinquante. Il avait troqué le tabac contre la crème Budwig et courait des kilomètres chaque matin. Pas une once de graisse ne s'était fixée sur ses six pieds trois pouces et pas un seul reflet gris dans la noire chevelure. Le front s'était bien un tantinet dégarni, mais cela ne lui conférait que plus de noblesse. Il était vraiment pas mal du tout. J'aimais bien sa poitrine velue. Nulle part ailleurs je n'avais vu d'homme aussi poilu que lui et cette pilosité lui déplaisait. Il aurait souhaité être glabre comme les Indiens alors que moi je raffolais de cet effet peluche de toutou. Et je n'étais pas la seule. Ses blondes qui, d'une fois à l'autre, n'en revenaient pas de cette extravagance capillaire, le taquinaient en glissant leurs mains sous son chandail. J'aurais bien aimé me joindre à leurs fôlatreries, j'imaginais une douceur identique à celle des îlots de mousse veloutée qu'on rencontre parfois sur des rochers ombrés, mais voyez-vous, il y avait entre nous comme une barrière, plutôt un mur, celui de Chine, par exemple. Mon père, voyez-vous, ne m'avait jamais prise dans ses bras.

Je me décidai finalement pour un bain de pieds. Je relevai ma jupe pour le rejoindre dans l'eau et le ciel nous tomba dessus. Le déluge. Cela ne valait pas la peine de courir, nous prîmes tout notre temps pour le retour.

Ce n'était pas qu'on gelait, mais on se fit tout de même un petit feu. Beaucoup pour l'atmosphère, un peu pour se sécher. Il me prêta un de ses ensembles de jogging. Je n'avais qu'à tourner les bords de son pantalon et c'était extra. On entreprit ensuite un scrabble qui ne dura pas. Nous nous sommes obstinés avec la plus mauvaise foi du monde sur le verbe « rapointir » et le dictionnaire était introuvable. Il alla s'ouvrir une bière. Je pris une cigarette dans mon sac. Mon père ne savait pas que je fumais. Je sortis la cigarette et on aurait dit que je venais d'expulser un lapin d'un feutre noir. Ce ne fut pas magique comme effet, plutôt plastic, le paternel explosa. Tout y passa. Il connaissait par cœur la bible de l'ex-fumeur et j'eus droit à la panoplie au grand complet. Pour finir, il s'en prit à ma mère qui me laissait faire. Une passée date qui pompait encore son paquet quotidien, une irresponsable, pas loin d'une criminelle. Holà ! Cause toujours. Tu parles qu'elle t'intéresse, ma santé ! Tu parles qu'elle te travaille les méninges ! Tu oublies vite, père. Ex-fumeur, mais aussi Alzheimer. N'as-tu pas demandé toi-même qu'on me jette aux cabinets tout embryon que j'étais ? Et vlan ! Je terminai ma cigarette en boucanant les lieux au maximum.

Il alla faire un tour sur la véranda. La pluie tombait plus doucement. Le jour, quant à lui, s'était évaporé dans la nature. Il avait fichu le camp pour ne plus jamais revenir et ça m'était bien égal. Les blés d'Inde traînaient sur la table d'appoint. Mon père entreprit de les éplucher. Il en était à son troisième lorsque je lui expédiai Mozart lui-même comme ambassadeur. Je laissai glisser quelques notes jusqu'à lui et je suivis de près. Je le remerciai pour le disque. J'ai voulu l'embrasser sur la joue, mais problème de pénombre lié à ma maladresse coutumière, mes lèvres se perdirent dans son cou et attrapèrent la jugulaire. Il me plaça un épi entre les mains. Je n'avais qu'à m'y mettre. J'arrachais les feuilles une à

une. Méthodiquement. Meticuleusement. On n'était pas pressés du tout et le pianiste faisait effet.

Au deuxième mouvement, précisément celui que j'attendais, à l'andante, je lui demandai de me faire danser. Il refusa sous prétexte qu'il était piètre danseur. Je lui rappelai que c'était encore mon anniversaire. Il s'exécuta et je pourrais jurer qu'il a rougi en me prenant par la taille, mais sûrement moins que moi. C'était le thème du film *Elvira Madigan* et vous pouvez me croire que cela ne tenait pas du hasard. Pas plus tard que la veille, j'avais croulé de romantisme devant la télé. Pour la première fois de ma vie, j'avais eu envie de danser dans les bras d'un homme. Et ma foi, c'était facile, il n'y avait qu'à se laisser aller, qu'à s'abandonner. Était-ce lui qui avait resserré son étreinte ou moi qui m'étais pressée davantage contre lui ? Allez savoir, mais nous y étions enfin. Enfin, il n'y avait plus de distance, pas le moindre écart entre nous. Nos corps bougeaient à peine et j'étais bien comme dans bien-être avec contre mon ventre le sexe bandé de mon père. Je venais de rejoindre l'homme dont je tenais ma chair, mon sang, mes yeux couleur cognac, mes longues jambes et cette fossette sur la joue gauche. Je risquai une main sous le moleton et ce qui devait sans doute arriver arriva, je revolai en moins de deux sur le rebord de la table. Le baromètre venait d'en prendre un coup. J'ai attendu un mot de lui. N'importe quoi. Qu'il me demande au moins si je m'étais fait mal. Rien. Encore une fois un magistral rien. J'ai filé dans ma chambre non sans avoir au préalable et de façon on ne peut plus showbizz ramassé mon paquet de cigarettes.

J'ai fumé ce qu'il fallait pour m'attirer une bonne migraine. Je me faisais mon cinéma. Il faut dire que c'est mon dada. J'aime tout ce qui bouge sur un écran, même si je préfère les films de Woody Allen, y compris *Crimes et Délits* que je n'ai pas trouvé tellement drôle, mais dont j'ai très bien saisi qu'on pouvait tuer n'importe qui sans être embêté par qui que ce soit. Bref, je me faisais tous les *remakes* possibles sur la façon de faire disparaître un indésirable. Sur la façon de venger une indésirée. Ce n'étaient pas les canevas qui manquaient, je n'avais qu'à piger dans le tas et

j'optai assez rapidement pour l'éclatement de la jugulaire. Schlack la jugulaire! Mais d'abord, il fallait l'assommer. Ce n'étaient pas les objets contondants qui faisaient défaut, le pauvre jouait encore à la balle-molle. Attendre qu'il dorme et bang! Après, la sainte paix. C'était simple à mon goût.

Il s'était toujours vanté de s'endormir sitôt la tête sur l'oreiller. Je me rendis jusqu'à sa chambre à pas de Sioux. J'ai l'habitude, car j'aime bien observer les oiseaux de près. On y voyait à peine. Je mis le pied sur son chandail qu'il avait jeté par terre. Je distinguai une forme vaguement humaine dans le lit. Fallait savoir pour conclure. Je m'approchai, le souffle en quarantaine, je voulais m'assurer qu'il dormait. Il dormait. Comment pouvait-il dormir, l'animal? La réponse est venue toute seule.

— Qu'y a-t-il, ma grande?

— ...

— Tu ne trouves pas le sommeil? ajouta-t-il, moi non plus... viens dans mon lit.

Il ouvrit les draps et les bras. Je suis allée me blottir contre sa poitrine si velue et je peux dire que c'était exactement comme je l'avais imaginé. Avec ça que minuit n'avait pas encore sonné. Il me demanda si je n'avais pas un autre souhait. Je ne voyais rien, mais il fit tout comme. Croyez-le ou non, il me chanta une berceuse. Un truc *candy* à l'os, quelque chose de complètement cha-cha-cha. Il était au poil, mon père.

XYZ

Retrouvez la revue Lettres québécoises

lors du

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

du 8 avril au 3 mai 1992,

stand 3.